

Yallah Gaza
de Roland Nurier
Documentaire
V.F. - 1h41

**Mardi 28 Novembre à
20h00**
En présence de Roland NURIER
**Partenariat avec le Forum de
la Solidarité**

« Yallah Gaza », dans les cinémas européens pour montrer la vie « avant le 7 octobre » (Josephine Hobeika/L'Orient-Le jour/13-11-2023)

Retraité de l'industrie, Roland Nurier est passionné de cinéma depuis de nombreuses années. C'est son premier voyage en Palestine, en territoire occupé, qui lui a donné envie de passer à la réalisation. « Je suis revenu bouleversé de mon premier voyage, en 2014, et j'ai souhaité raconter ce que j'avais vu. J'y ai été encouragé par une réalisatrice palestinienne, Mai Masri, que j'ai accompagnée en Auvergne-Rhône-Alpes pendant la promotion de son film remarquable, *3 000 nuits* (2015). En 2017, je suis retourné sur place, et j'ai réalisé mon premier film, *Le char et l'olivier*, une autre histoire de la Palestine, qui a fait 30 000 entrées », explique ce cinéaste autodidacte originaire de la ville de Tarare, en région lyonnaise. Le projet de *Yallah Gaza* est né dans la foulée. « J'ai eu envie de raconter l'histoire de ce territoire où des millions de personnes sont bouclées, pour leur rendre leur humanité. N'ayant pas obtenu l'autorisation de m'y rendre, j'ai travaillé avec Iyad Alasttal, un cinéaste gazaoui qui a fait ses études en France, à qui j'ai transmis mes rendez-vous et la teneur des entretiens prévus avec les différentes personnes concernées. Pendant ce temps, j'ai avancé mes tournages en Europe, les séquences ont majoritairement été tournées en 2022 », précise Roland Nurier, qui a favorisé une approche plurielle de la réalité sociétale de Gaza. « Nous laissons la parole à des historiens, des spécialistes de la région, des juristes, des journalistes, mais aussi des paysans, des pêcheurs et même Ken Loach, dont je connaissais l'engagement pour la Palestine », poursuit celui qui a su tresser une approche à la fois diachronique et synchronique. La remise en contexte historique résonne avec les analyses plus récentes d'une situation structurellement inextricable. (...)

Yallah Gaza fait entendre les voix dissidentes, antisionistes, de la société israélienne, comme celle de la fondatrice de l'association De-Colonizer, qui considère que Gaza « nous rappelle notre colonialité ». Le responsable de l'Union juive française pour la paix considère que le sionisme repose sur l'idée de « l'impossibilité du vivre-ensemble et sur une idéologie de la séparation ». (...) « On a demandé au Hamas l'autorisation de tourner une séquence dansée par les jeunes, à travers la ville, qui est le fil conducteur du documentaire, et cela n'a pas posé de problème. Il s'agissait de montrer des gens normaux, dans un environnement anormal, et de saisir le dynamisme et la cohésion de cette société, malgré la pression du Hamas, qui crée des tensions internes, je ne suis pas naïf à ce sujet. Les gens manquent de tout mais le tissu

associatif est incroyable. Les jeunes sont très diplômés mais ne trouvent pas de travail, avec 60 % de taux de chômage. Mais ils s'engagent dans le bénévolat et ne baissent pas les bras. Les travailleurs sociaux, l'entraîneuse de foot pour filles, le professeur de dabké en sont les témoins », enchaîne Roland Nurier, qui a particulièrement soigné l'esthétique de son film, dont les images et la construction se fondent avec délicatesse et harmonie, malgré la tristesse de nombreux passages.

Ce que souhaite le cinéaste, c'est réaliser une trilogie sur la Palestine. « Je voulais la terminer par un film sur les Palestiniens d'Israël, à travers l'histoire des Bakri, une famille d'acteurs, avec Mohammad Bakri, mais aussi Saleh (*Alam*, 2023). Mais je crains de ne pas pouvoir me rendre en Israël, mon regard n'étant pas vraiment une ode à sa politique... Sinon, je m'orienterai vers la diaspora palestinienne.(...) Pour l'instant, l'urgence, c'est que les Gazaouis sauvent leur peau et que l'on obtienne de la communauté internationale qu'elle exige un cessez-le-feu, c'est dérisoire de penser à un film », conclut tristement Roland Nurier.

Télérama (Interview Roland Nurier par Mathilde Blottière- 19/10/2023) Pourquoi vous être focalisé sur la bande de Gaza?

J'avais terminé mon film précédent, *Le Char et l'Olivier*, en évoquant Gaza. À partir de là, j'ai eu envie de m'intéresser plus en profondeur à l'histoire assez méconnue de ce territoire. Gaza est complètement séparée des territoires occupés de Cisjordanie mais, historiquement, c'est un carrefour, un lieu de passages incroyable. Et puis, il y a ce blocus par terre, mer et air qui rend le quotidien des habitants de Gaza unique au monde depuis seize ans. Comme le dit l'une des intervenantes du film, les Gazaouis sont un « *peuple normal vivant dans des conditions anormales* ». Une population incroyablement jeune, dont 60 % est au chômage. Pourtant, le maillage associatif est assez incroyable à Gaza. Beaucoup de gens travaillent bénévolement dans des ONG. L'idée était de montrer un autre visage de ces Gazaouis qu'on a hélas l'habitude de considérer soit comme des victimes, sous les bombes israéliennes, soit comme des criminels forcément affiliés au Hamas. Des opposants au Hamas, il y en a dans la bande de Gaza, et il y a aussi beaucoup de gens qui font avec parce qu'ils n'ont pas le choix. Qui créent, vivent, refusent de se laisser abattre. Aujourd'hui, ce même peuple est à terre. Je suis sans nouvelles de nombreux protagonistes du film. C'est insupportable. Ce qui est en train de se dérouler sous nos yeux est un génocide. Que soutient la communauté internationale, dont l'Europe, bardée de toutes ses valeurs.

Vous allez sortir le film dans un contexte radicalement différent de celui dans lequel il a été tourné. Entre-temps, le Hamas a tué plus d'un millier de civils israéliens et Tshal est en train de décimer la population gazaouie en voulant décapiter le Hamas. Le contexte exige de revenir aux origines du conflit. La Nakba, la création de l'État d'Israël, la réduction à la portion congrue du territoire palestinien depuis 1967, la colonisation, etc. Bon nombre de spectateurs ne connaissent qu'une toute petite partie de l'histoire. Dans les salles, il y a des gens en larmes, qui ont autant envie de s'exprimer sur le drame des Palestiniens que sur la souffrance des civils israéliens visés par le Hamas.

